

Les folles de la paix

Autor(en): **Deonna, Laurence**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **84 (1996)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Keti Dolitzé

LES FOLLES DE LA PAIX

En Géorgie, des milliers de femmes sont allées jusqu'au champ de bataille armées d'un seul foulard blanc

A la fin de septembre 1993, en Géorgie, un événement historique a eu lieu pour les femmes, mais les femmes n'écrivant pas l'Histoire, il fut dédaigné. Et pourtant... Dans l'espoir de faire cesser les combats, 2000 d'entre elles ont voyagé jusqu'au nord-ouest du pays, jusqu'au champ de bataille, en Abkhazie, où se battaient leurs hommes. Elles étaient venues de tous les coins de la Géorgie. Aux Géorgiennes elles-mêmes s'étaient jointes d'autres femmes vivant dans le pays; arméniennes, russes, juives, azéries, lituanaises. Toutes contre la guerre.

Aux temps anciens de la Géorgie, les hommes cessaient de se battre lorsque leurs femmes jetaient entre eux le foulard blanc qu'elles portaient traditionnellement sur la tête. C'est de ce souvenir que se sont inspirées Keti Dolitzé et ses milliers d'alliées (et deux ou trois alliés, soyons justes!) rassemblées sous cette bannière: un foulard blanc. «Crois-moi, c'est dur d'aller vers son ennemi armé d'un foulard blanc; or il ne s'agit pas de se rendre, mais de pardonner... Certes,

nous ne sommes pas parvenues à empêcher les hommes de s'entretuer, mais nous n'en avons pas moins pris conscience de la force symbolique de notre action», raconte Keti Dolitzé, blottie dans son salon de Tbilisi, un vaste appartement des années trente, sombre, surchargé de tapis et de dentelles, de bibelots et de tableaux, de portraits et d'affiches.

Cinéaste et metteur en scène comme son père, le fondateur du cinéma géorgien, Keti est du bois dont on fait les militantes et l'âme de l'épopée «Foulard Blanc». «C'était à la fin de septembre. Depuis, nous aimerions que les femmes du monde entier descendent chaque dernier dimanche de septembre dans la rue pour une heure de silence durant laquelle les hommes accepteraient de suspendre leurs folies: soixante minutes... une seule petite heure sans effusion de sang... Ma vie, a-t-elle ajouté, se divise désormais en «avant» et «après»... avant et après le train... Depuis, je ne suis plus la même».

Dix-mille visages

Flash back. Tout a commencé à Tbilisi, la capitale de la Géorgie, quand le 16 septembre 1993, le cessez-le-feu fut à nouveau rompu et que les troupes du président géorgien Chevarnadzé se précipitèrent une fois encore au secours des Géorgiens d'Abkhazie. Keti: «Le cauchemar s'était remis en marche, trop c'était trop, je n'ai plus supporté, je devenais folle, je devais faire quelque chose, mais quoi? Et puis soudain je me suis souvenue de l'ancienne coutume géorgienne, de la fameuse histoire du foulard blanc. J'ai couru chez mes amis, aux studios de la télévision, je me suis plantée devant les caméras et j'ai appelé toutes les femmes de Georgie à se joindre à moi. Quatre jours plus tard - jamais je n'oublierai ce 20 septembre 1993 - je me poste comme je l'avais annoncé devant le quartier général de l'armée. Je n'en crois pas mes yeux: une foule immense et qui ne cesse de croître, s'étend devant moi. Deux heures plus tard, à midi, nous étions dix mille. Dix mille visages féminins - et quelques rares, très rares hommes. Les visages sont graves, les regards tendus. Beaucoup portent du blanc, un foulard, une écharpe, ou tout simplement un bout de drap déchiré. «Partons! Partons toutes ensemble! ai-je crié. Partons sur le front! Jetons entre eux nos foulards blancs!».

Il ne fallut que deux jours pour organiser le voyage - «Quelqu'un travaillant

Depuis son indépendance, en 1991, la Géorgie, ancienne république de la défunte URSS, n'a guère connu de trêve. En cinq ans, ce pays du Caucase a subi les outrages de plusieurs guerres civiles qui ont plongé sa population dans la misère et les désordres. Près de 250 000 Géorgiens ont dû fuir leurs foyers en territoire abkhaze, durant les années de guerre (1992-1993) qui ont opposé les séparatistes d'Abkhazie aux soldats de Tbilisi, la capitale. Si les combats ont cessé depuis trois ans, avec la victoire des séparatistes, le règlement du conflit n'a pas progressé. Les négociations sur le statut de l'Abkhazie, qui se sont déroulées principalement à Genève, sont dans l'impasse.

dans les chemins de fer a mis spontanément un train à notre disposition». Avant le départ, un groupe parmi les militantes demande à être reçu par l'ambassadeur de Russie à Tbilisi: «Monsieur l'ambassadeur, ne soyez pas hypocrite, vous savez parfaitement que dans cette guerre les séparatistes abkhazes ne tiendraient jamais le coup sans le soutien des Russes. A quel jeu jouez-vous ? La Russie qui devrait être garante de la paix dans toutes les républiques de l'ex-Union Soviétique, ne fait au contraire qu'attiser le feu». L'ambassadeur se contente de fixer le vide et de tripoter son crayon...

La nouvelle de l'action «Foulard Blanc» s'étant répandue comme une traînée de poudre, elles seront mille au départ de Tbilisi, le 22 septembre, et deux mille à l'arrivée sur la ligne de front car à chaque étape des femmes rallieront le train de la paix. Scènes déchirantes sur les quais des gares que ces mères accrochées à la photo de leurs fils, en larmes, gémissant, se signant. Le 23 septembre, le président Chevernadzé leur fait parvenir une lettre: «Permettez-moi de m'agenouiller devant vous, mères, devant

vous, femmes, en présence de qui aucun homme ne devrait avoir le droit de brandir une arme».

«Un cortège de putes»

«Tous les hauts gradés, de quelque bord qu'ils soient, tenteront de nous arrêter. Un général géorgien nous crie que nous sommes folles, que jamais les rebelles d'Abkhazie ne laisseront passer notre train. Nous lui répondons que nous sommes décidées à aller jusqu'au bout: «Au moins serons-nous près de nos fils, nous mourrons avec eux s'il le faut...». Exaspéré, le général claque la porte de sa voiture et quitte la gare accompagné de sa cohorte en treillis. Le chef des rebelles, lui, se défoule à la radio: «Un cortège de putes est en marche vers la Géorgie du nord-ouest (l'Abkhazie), venant de Tbilisi. Ces garces prétendent qu'elles viennent dans un but pacifique, alors que nous savons qu'elles ne veulent qu'une chose: semer l'anarchie et le chaos. Citoyens de la Géorgie du nord-ouest, emparez-vous des photos de leurs fils morts, à ces salopes, déchirez-les et flanquez-les leur à la gueule!».

La peur saisit les femmes au ventre, alors qu'à 3 heures du matin, le 24 septembre, le train de la paix pénètre dans la zone de guerre. Sur le quai de la gare de Gali, les flammes de centaines de bougies, allumées par des centaines de femmes et d'enfants, tremblent dans la nuit. Le lendemain, le train s'arrête à 2 heures du matin à Ochamchire: «L'ambiance dans la ville était proche de l'hystérie (nous ne savions pas alors que Sokhumi, la capitale de l'Abkhazie, venait d'être presque totalement dévastée). A Ochamchire, nous avons distribué aux réfugiés tout ce qui nous restait de nourriture et d'argent. La foule nous submergeait. Une inconnue s'est brusquement emparée de notre micro: 'Soldats, dites-moi où est mon fils, il appartient à l'une des divisions de Tbilisi, je suis venue de l'autre bout du pays pour le chercher, un grand et beau garçon mon Georges...'».

Le garçon au béret rouge

Voix blanche chez Ketî quand elle se remémore sa visite à l'hôpital d'Ochamchire: «Hommes cassés... regards angoissés...». (Trois jours plus tard, l'hôpital était écrasé sous les bombes). «Et soudain, en sortant, mon amie Nana aperçoit son fils, assis à l'ombre d'un arbre, dans son uniforme et coiffé d'un béret rouge». Mère et fils courent éperdument l'un vers l'autre... (Le lendemain, 25 septembre 1993, le garçon au béret rouge était tué).

Ochamchire fut la dernière étape du train de la paix. «Impossible d'aller plus loin. Une rumeur courait même selon laquelle notre train ne serait plus autorisé à s'en retourner...» Il repartira tout de même en direction de Tbilisi à 4 heures du matin, secrètement, entre la nuit et l'aube: « Nous ramenions plus de 500 réfugiés dans nos bagages - c'était horrible d'abandonner les autres... (Six heures plus tard, à 10 heures du matin le même jour, la gare d'Ochamchire était bombardée et entièrement détruite).

Reportage de Laurence Deonna

«L'ÉCOLE CONTRE LE FUSIL!»

Graça Machel a présenté en novembre devant l'Assemblée générale des Nations Unies à New York, le premier rapport concernant l'impact des conflits armés sur les enfants. Son bilan est accablant: «Au cours de la décennie écoulée, 2 millions d'enfants ont été tués dans les conflits armés et 6 millions gravement blessés ou handicapés; des millions d'autres ont été obligés d'assister, ou de prendre part à des actes de violence horribles... Sans compter les disparus. De plus en plus d'enfants sont pris pour cibles dans les conflits armés et ne reçoivent pas simplement des balles perdues.» Le combat de Graça Machel pour la cause des femmes et des plus jeunes ne date pas d'hier. Après ses études au Portugal, cette femme spontanée et déterminée retourne dans son Mozambique natal pour participer au processus d'indépendance de cette ancienne colonie portugaise. Le nouvel État sera dirigé par son mari. En 1989, première femme et plus jeune ministre, elle est Secrétaire d'État à l'Éducation. Elle est également la première femme du Sud à porter un regard sur des conflits qui ont embrasé le Nord. Elle dénonce tout particulièrement le sort des enfants-soldats, enrôlés de gré ou de force dans les milices, ou encore celui des fillettes exposées au viol et autres abus. Lors de sa mission en Bosnie-Herzégovine, Graça Machel a rencontré des femmes qui œuvrent pour l'éducation des enfants dans les quartiers les plus touchés par les bombardements à Sarajevo. Dont des institutrices qui n'ont pas caché leur amertume face au peu d'empressement montré par les donateurs pour la reconstruction des écoles. Selon Azra Kujunsić «Seule la commune suisse de la Tour-de-Peilz est venue à notre secours». Et Graça Machel de souligner les graves problèmes d'identité de ces enfants qui ne savent plus s'ils sont Serbes, Croates, Musulmans ou Bosniaques. Sans oublier qu'à Sarajevo près d'un enfant sur quatre a été blessé. La Tchétchénie n'est pas en reste, puisque selon l'experte onusienne, «entre février et mai 1995, les enfants ont représenté la proportion effrayante de 40% de toutes les victimes civiles. Les agents de la Croix-Rouge ont trouvé des corps d'enfants exécutés systématiquement d'une balle à la tempe.» Pour elle, il y a urgence en matière de santé, de protection des enfants: «Il faut cesser de recruter des enfants dans les forces armées. L'usage des mines antipersonnelles doit être banni. Enfin et surtout, il faut proposer l'école contre le fusil!»

Luisa Ballin